MILJENKO JERGOVIĆ

Ruta Tannenbaum

roman traduit du croate par Aleksandar Grujičić
avec la collaboration d'Elisabeth Beyer



ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Ruta Tannenbaum, le roman le plus polémique de Miljenko Jergović, s'inspire librement de la vie tragique de Lea Deutsch, une fillette juive de Zagreb devenue dans les années trente une véritable vedette du Théâtre national croate.

Ruta occupe le devant de la scène avec ses parents, Salamon et Ivka, et son grand-père Abraham, tandis que dans les coulisses une multitude de personnages, bousculés par les événements, tentent de jouer le rôle que l'Histoire leur a soufflé. Après avoir été portée aux nues, la jeune Ruta se trouve condamnée à la négation sociale par ses concitoyens et le régime oustachi. Roman familial, chronique de toute une ville et fresque d'une époque, *Ruta Tannenbaum* met en scène d'innombrables épisodes à un rythme effréné, le vaudeville y côtoie le tragique, le pessimisme mordant cède la place à une bouleversante humanité. L'auteur revisite, parfois sur un mode âprement ironique mais toujours avec acuité, le Zagreb d'avant-guerre sans manquer de célébrer la condition humaine dans toute sa complexité. Jergović choisit ici d'aborder un sujet dérangeant, décidé à confronter son pays à ses pires hantises. Ce faisant, il écrit un grand roman croate mais avant tout universel.

Miljenko Jergović (né en 1965 à Sarajevo), romancier, poète, dramaturge et journaliste, est l'une des voix les plus marquantes de la littérature croate. Auteur de plus de trente ouvrages, il vit actuellement près de Zagreb, en Croatie. Son œuvre, traduite dans une vingtaine de langues, est publiée en France chez Actes Sud : Le Jardinier de Sarajevo *(Babel, 2004),* Buick Riviera *(2004),* Le Palais en noyer *(2007),* Freelander *(2009).*

Photographie de couverture : © Jeno Szaz / Vetta / Getty Images, 2012

TEXTES BALKANIQUES
série dirigée par Aleksandar Grujičić

DU MÊME AUTEUR

LE JARDINIER DE SARAJEVO, Nil éditions, 1995 ; Babel, 2004.
BUICK RIVIERA, Actes Sud, 2004.
LE PALAIS EN NOYER, Actes Sud, 2007.
FREELANDER, Actes Sud, 2009.

Titre original :
Ruta Tannenbaum
Editeur original :
Durieux, Zagreb
© Miljenko Jergović, 2006

© ACTES SUD, 2012
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-08983-2

MILJENKO JERGOVIĆ

Ruta Tannenbaum

roman traduit du croate
par Aleksandar Grujičić
avec la collaboration d'Elisabeth Beyer

ACTES SUD

Au printemps 1943, la princesse de la rue Gundulićeva – l'adresse exacte importe peu désormais – réalisa, avec le concours d'on ne sait quelle divinité, le miracle de se rendre invisible.

Les temps l'exigeaient, les princesses ne pouvaient souhaiter mieux que de devenir invisibles. Inutile de préciser combien il fallait d'arrogance pour nourrir un tel dessein.

Et dans la rue Gundulićeva, personne ne pouvait rivaliser avec Ruta Tannenbaum en matière d'arrogance.

Les plafonds, de quatre mètres de haut, étaient recouverts de fumée de tabac. Papa fumait beaucoup avant d'être emmené en voyage. Maman fumait beaucoup jusqu'à ce qu'on l'emmène en voyage, un peu plus tard. Même le grand-père fumait, mais il ne fut pas emmené, lui, il était mort avant.

Ruta Tannenbaum avait quinze ans et n'était nullement responsable des plafonds enfumés. Elle avait néanmoins l'impression d'avoir vécu toute seule dans ce lieu et en eut terriblement peur. C'est pourquoi elle avait souhaité devenir invisible.

Ah, qu'elle pouvait être arrogante !

Lorsqu'ils sont venus l'emmener en voyage, il ne restait de Ruta Tannenbaum que son pied droit. Tout le reste était déjà devenu invisible.

"Mais c'est toujours ça et c'est déjà pas mal !" ont dit les gens de l'agence de voyages avant d'emmener le pied droit de Ruta Tannenbaum jusqu'au quai réservé aux trains de marchandises. Sous sa robe blanche de princesse marchait un tout petit pied nu.

Je vous le dis, le spectacle valait le détour.

Ils l'ont fait monter dans le wagon à bestiaux. On va en Inde, s'est dit Ruta Tannenbaum, là où les vaches sont sacrées. Elle a senti alors une langue bovine lécher le sel de sa plante de pied droite. C'est alors qu'elle a ri pour la dernière fois.

Elle était arrogante et pas vraiment intelligente, cette princesse, car qui, au printemps de l'année 1943, aurait pensé à un voyage en Inde ?

Non, le train se dirigeait vers la Pologne. Il faisait noir à l'intérieur, ça puait et être invisible n'était pas d'un grand secours contre la peur. D'ailleurs, en quoi cela pouvait-il servir à une princesse d'être invisible dans sa robe blanche si tout le monde voyait son petit pied droit ?

On pourrait dire qu'elle a vécu ainsi jusqu'à sa mort. Et on n'aurait pas tort. Ruta Tannenbaum n'est jamais arrivée en Inde, ou en Pologne. Elle a disparu en cours de route, en imaginant une langue bovine humide passer sur sa plante de pied droite.

Ce qu'elle pouvait être arrogante !

Regardez cette robe, peut-être le pied droit de Ruta y est-il toujours. Mais où donc s'est-il caché ?

I

Nous sommes en 1920, Salamon Tannenbaum s'apprête à s'attabler dans la brasserie *Chez l'Empereur d'Autriche* qui, depuis plus de deux ans, ne s'appelle plus ainsi. Pourtant, aucun des clients qui la fréquentent, et cela vaut aussi pour Salamon Tannenbaum, ne songe à l'appeler *Trois Cerfs*, son nom officiel imposé par les autorités municipales. Salamon lance son chapeau, comme toujours avec succès, sur le perroquet situé à l'autre bout de la salle avant de tonner *Voilà Moni qui arrive chez l'empereur d'Autriche*, à quoi les ivrognes présents lui répondent *Longue vie à l'empereur !* C'est ainsi que débute une longue soirée de soûlerie, qui s'ajoute à toutes celles qui se déroulent régulièrement en ce lieu depuis que l'armée du roi Pierre Karadjordjević a libéré Zagreb. On ne boit pas pour fêter quoi que ce soit, on boit parce qu'on n'a rien de plus intelligent à faire. Comme si l'on attendait quelque chose sans savoir quoi au juste.

Ce jour-là, lorsque Salamon Tannenbaum lança son chapeau et cria *Voilà Moni qui arrive chez l'empereur d'Autriche*, il n'y eut pas de réponse, tous les clients gardèrent le silence, chacun fixant son petit verre ou sa chope, comme si Salamon n'était pas même entré et n'avait pas pris sa place habituelle et comme si, en même temps qu'il prenait sa première mastika macédonienne en mâchant une petite racine de raifort, il n'avait pas invité à sa table tous ceux qui soudain étaient devenus aveugles autant que sourds.

— Eh bien alors, quelle mouche vous a piqués aujourd'hui ? demanda-t-il sur un ton désespéré.

Puis deux hommes s'approchèrent de lui. Le plus grand, aux moustaches plus épaisses, demanda à Salamon Tannenbaum ses papiers alors que le plus petit, grisonnant et

comme vissé à son chapeau, lui envoya une bonne claque avant même qu'il pût les chercher dans la poche de sa veste. Salamon ne demanda pas pourquoi on le frappait, ni à ce moment-là ni plus tard, lorsqu'au sous-sol de la gendarmerie, les deux individus lui assénèrent de manière experte des coups de bâton sur la plante des pieds tandis qu'il hurlait à tue-tête en appelant au secours. Dans un coin de son esprit, il se disait que c'était bien que les murs fussent épais et qu'il n'y eût personne pour l'entendre. Il pouvait en effet crier et se lamenter tout son soûl sans se rabaisser devant les gens qu'il connaissait. Il eut du mal ensuite à faire croire qu'il ne savait pas pourquoi on l'avait battu.

Ah, Salamon, Salamon, Dieu t'a donné autant d'intelligence qu'il a mis de safran dans la soupe du pauvre !

Les uns prétendaient qu'il avait été relâché au bout de cinq jours, les autres, que tout cela était une exagération et que Salamon Tannenbaum était sorti du sous-sol situé en face du parc Zrinjevac dès le lendemain. Il semblait inutile de demander à Salamon où était la vérité car il ne se souvenait de rien. Il se contenta de déambuler pendant des mois comme un aliéné dans les rues de Zagreb en faisant semblant de ne reconnaître personne. Peu importe si on l'avait tabassé cinq jours ou une nuit, le travail avait été fait de façon si experte et si appliquée qu'il s'était retrouvé sans peau sur la plante des pieds. Cette correction eut l'avantage d'apprendre à Salamon Tannenbaum à se déplacer sur les mains. Sans quoi il n'aurait jamais pu rentrer chez lui, rue Gundulićeva.

Allongé sur son lit, misérable et effarouché pour trois vies d'homme, il ne put assister à l'événement étroitement lié à son arrestation qui se déroulait à la gare. Il ne put voir entrer au quai numéro un, au son des trois hymnes nationaux, serbe, croate et slovène, le train composé de trois voitures conduisant Alexandre, héritier du jeune royaume, et toute sa cohorte d'adjudants, d'amiraux, d'officiers d'ordonnance, de chefs de clans et de futurs piliers du jeune Etat national, ni Matko Laginja, le *ban* ou gouverneur de Croatie, qui accueillait, la larme à l'œil et son discours froissé dans ses mains moites, toute cette troupe en uniforme de gala. Lorsque le jeune prince descendit du train, le *ban* Laginja, terrifié et tremblotant sous le vent printanier, se rendit compte qu'il avait les mains maculées d'encre, que les caractères de son discours

s'étaient dissous sur le papier et que la main qu'il allait tendre au fameux prince n'était pas digne de ce geste. Une fois devant Alexandre, Laginja ne put piper mot. Il fixait le futur roi comme s'il regardait sa propre mort. Une issue à cette situation fort embarrassante, quasi comparable à la bastonnade reçue par Salamon, fut trouvée grâce à l'épouse du *ban*, femme efficace et décidée. Elle poussa Laginja sur le côté et adressa au prince les paroles suivantes :

— Votre Majesté ! Nous ne vous offrons pas de pain ni de sel, comme le voudrait la tradition quand on accueille un étranger, parce que justement, vous êtes chez vous !

C'est grâce à ces paroles, quelque peu enjolivées par le protocole d'Etat et sans aucune mention de l'impasse où s'était trouvé son époux, que la femme du *ban* est entrée dans les manuels d'histoire, et la phrase évoquant le "chez vous" d'Alexandre demeurerait pendant des décennies l'exemple même du patriotisme yougoslave incarné par le peuple croate à Zagreb, sa capitale.

Quant à Salamon Tannenbaum, l'envie lui était passée d'évoquer l'empereur d'Autriche, surtout quand il lançait son chapeau sur le perroquet de la brasserie. De toute façon, celle-ci ne tarda pas à fermer ses portes pour faire place à une ferronnerie car ses clients n'arrivaient pas à s'habituer à son nouveau nom officiel, et chaque fois qu'une personnalité importante arrivait à Zagreb, un ministre, un envoyé du roi ou un officier de haut rang, cela coûtait une bastonnade à un ou deux ivrognes, à cause de l'empereur d'Autriche. Salamon Tannenbaum ne se montra plus jamais téméraire et dès lors, il s'arrangea même pour rater une fois sur deux le fameux perroquet.

Huit ans plus tard, c'était l'été, un long cortège montait vers le cimetière de Mirogoj derrière le cercueil du chef national croate, Stjepan Radić. Il y avait partout des gendarmes, des agents en civil et divers indicateurs qui voyaient dans cet événement une occasion de faire avancer leur carrière. Ils étaient tous aux aguets, à attendre qu'un révolutionnaire se détache de la colonne pour lancer un cri contre le roi et la reine, mais il n'en fut rien et, du moins du point de vue de la police, le spectacle inspira plutôt l'ennui. On n'entendait que des gémissements et l'entrechoc lent de milliers de semelles en gomme, en cuir ou en bois sur le sol. Pour quiconque qui

eût fermé les yeux, ce bruit aurait pu sembler pire encore qu'une insulte visant l'honneur de la reine ou des appels à la révolte contre l'Etat et contre l'ordre, car on avait l'impression que chacun de ces pas traduisait le désespoir, l'hostilité et le désir de vengeance.

On ne sait quel vent avait amené Salamon Tannenbaum jusqu'au portail de Mirogoj précisément à ce moment-là, mais une fois posté à cet endroit, observant tantôt les espions et les gendarmes, tantôt la colonne en deuil en train d'avancer, il se trouva en proie à des sentiments contradictoires. Lorsqu'il regardait la foule et écoutait le bruit de ces milliers de semelles, la peur lui faisait prendre le parti des espions et des gendarmes, mais quand il croisait leur regard, marqué par cette haine qui broyait les os et glaçait le sang, Salamon Tannenbaum devenait l'un de ces paysans de Lika ou de Slavonie qui regrettaient sincèrement leur chef et se redonnaient du courage en serrant fort leurs poings. Ce dilemme l'accompagnerait jusqu'à la fin de ses jours et c'est en lui que sa mauvaise conscience prendrait sa source. Salamon Tannenbaum avait le sentiment d'être toujours du mauvais côté.

Quelques mois après l'enterrement du dirigeant croate, Salamon Tannenbaum se décida de proposer le mariage à Ivka Singer, fille d'Abraham Singer, vendeur de marchandises coloniales dans la rue Mesnička. Ivka faisait un peu figure de surplus dans le grand négoce de son père. A trente ans passés, elle serait restée vieille fille si Salamon ne s'était pas présenté. On ne pouvait pas dire pourtant qu'elle manquait d'attraits. Menue, à la peau claire et aux cheveux noirs comme la nuit la plus profonde, elle faisait penser à une goutte de sang espagnol sur l'asphalte de la place Ilica. Elle avait les plus grands yeux qui se soient jamais posés sur Zagreb. Les hommes en tombaient amoureux, les femmes s'en moquaient et, pour des raisons inexplicables, les enfants en avaient peur. Ses yeux réapparaissaient dans leurs rêves, leurs cauchemars en étaient peuplés et pour la génération née autour de la place Ilica dans les années 1920, les yeux d'Ivka Singer allaient rester pour toujours la mesure de leur peur et de la vraie terreur. Mais ce n'est pas à cause de ces peurs enfantines qu'elle ne s'était pas mariée plus tôt. Au contraire, les yeux d'Ivka attiraient les hommes si irrésistiblement que le vieil Abraham

Singer avait trop attendu afin de trouver le meilleur prétendant pour sa fille.

La liste de tous ceux qui avaient demandé la main d'Ivka Singer serait trop longue à citer, mais certains d'entre eux furent difficiles à oublier par les Singer et Tannenbaum, et jaser abondamment à leur propos provoquait chez eux une pure joie. Ivka avait à peine quinze ans quand Mosho Benhabib, marchand de Dubrovnik, vint demander sa main. Le père d'Ivka entretenait avec lui des relations professionnelles depuis plus de quarante ans, ainsi pouvait-on dire qu'ils s'étaient presque liés d'amitié. Mosho avait plusieurs maisons à Dubrovnik et à Florence, des domaines en Hongrie, en Slavonie et au Banat, et il était riche comme aucun Singer ne le serait jamais. Par le passé, Mosho avait été marié, mais c'était lorsqu'il était jeune, vigoureux et arrogant, de sorte qu'il s'était à peine aperçu que sa femme Rikica avait rendu l'âme. Après elle, il ne s'était jamais remarié faute de temps, et quand il s'était rendu compte, à presque quatre-vingts ans, qu'il avait vieilli, il souhaita avoir une femme pour lui donner un héritier et être à ses côtés au moment où il lui faudrait partir.

— Il ne me reste qu'un petit bout de temps à vivre, je n'embêterais pas la petite très longtemps, et je lui laisserais assez de richesses pour qu'elle épouse ensuite un prince d'Abyssinie, si le cœur lui en dit, précisa-t-il à Abraham Singer.

Cette nuit-là, le père ne put fermer l'œil. Il en fut de même, la nuit suivante. Au bout de la septième nuit blanche, Abraham Singer alla voir Mosho pour lui dire qu'Ivka n'était pas pour lui. Celui-ci accueillit sa décision avec calme :

— Moi non plus, je n'aurais pas donné mon enfant à un vieillard, dit-il à Singer. Je ne t'en veux pas, je vous souhaite seulement, à toi et à ta fille si belle, de ne jamais regretter ce refus.

Il est difficile de savoir à quel moment Abraham regretta pour la première fois de ne pas avoir donné sa fille à Mosho Benhabib, si ce fut au bout d'un mois déjà, quand Mosho décéda soudain à Dubrovnik et que tous ses biens revinrent à l'Etat puisqu'il n'avait laissé à sa suite ni famille ni testament, ou plus tard, lorsque vinrent frapper à sa porte des prétendants nettement moins fortunés.

Le mauvais souvenir de Mosho Benhabib ne fut plus jamais évoqué chez les Singer, pas même pour en rire. On évita

d'y revenir tout au long des années de guerre et d'après-guerre, tandis qu'un empire s'effondrait et qu'un autre naissait, alors qu'il n'y avait plus rien à manger, que la grippe espagnole faisait des ravages, que partout on mourait pour cause de maladie autant que par excès de santé, et, ceci semblait pire encore, qu'on n'avait nul endroit où partir, fuir, ou se cacher, par manque d'argent, fût-ce pour se payer un simple billet de bateau de troisième classe.

Ah, Mosho, Mosho, pourquoi n'es-tu pas parti quelques années plus tôt, ainsi, tu ne serais jamais venu demander la main d'Ivka, ou bien pourquoi n'as-tu pas vécu encore une bonne dizaine d'années, ta fortune n'aurait pas été la seule bonne raison pour se souvenir de toi…

Le premier prétendant d'après-guerre fut Ismaël Danon, un médecin colonel aux manières distinguées, né à Belgrade, mais le vieux Singer refusa de lui donner la main de sa fille parce qu'il lui semblait qu'il parlait un peu trop fort et que cela entamait son impeccable élégance. Peut-être essaie-t-il de cacher son jeu, se dit Abraham, et dès qu'il aura la main d'Ivka, il montrera son vrai visage de Serbe rustaud. A cette époque-là, Singer n'était pas vraiment impressionné par tous ces libérateurs et unificateurs du pays qui avaient envahi Zagreb en salissant ses rues avec de la boue collée à leurs bottes. Il craignait que cette libération et unification n'entraînent un malheur aussi vague que terrifiant, néanmoins parfaitement tangible. Il montra gentiment la porte au médecin colonel, résista aux larmes d'Ivka, car la petite était sur-le-champ tombée follement amoureuse du beau Serbe, et c'est seulement après que le médecin colonel, le cœur brisé, eut demandé et obtenu sa mutation à Skopje, qu'Abraham Singer apprit par hasard, de certains vagabonds et mouchards, la vraie raison qui poussait Ismaël Danon à parler aussi fort. Au cours d'une de ces fameuses batailles serbes, à Kajmkčalan, Salonique ou Dieu sait où, une détonation l'avait rendu complètement sourd d'une oreille en épargnant à peine l'autre, et s'il criait autant, c'était pour s'entendre lui-même. Mince, pourquoi ne l'a-t-il pas dit, pensa le vieil Abraham, furieux, quelle idée de me laisser croire que j'allais confier ma fille à un vulgaire gueulard, cria-t-il en renversant par inadvertance une grosse caisse remplie d'oranges qui s'éparpillèrent dans la boutique et notamment entre les pieds des quatre vagabonds

et mouchards – des voyous qui, pour le compte de l'armée austro-hongroise, avaient traqué les déserteurs croates autour de Zagreb pendant les quatre années de guerre, et qui se faisaient passer à présent pour les plus grands partisans de la cause royale serbe.

— Je ne vous paierai rien, criait Singer, vous pouvez mettre le feu à ma boutique, casser toutes mes vitrines, je ne paierai rien.

Ils s'en allèrent la queue entre les jambes, afin de suivre et espionner des gens pour le compte de quelqu'un d'autre, s'étonnant probablement de cette idée de mettre le feu à la boutique de Singer et d'en casser les vitres. L'heure n'avait pas encore sonné pour pareilles actions, et personne, à part le vieil Abraham, n'imaginait cela possible. Pourtant, Abraham n'avait rien d'un prophète, il était seulement à fleur de peau, il tombait parfois dans une sorte de délire morphinique et voyait des scènes que personne d'autre n'avait jamais vues. Dieu sait de quelle aïeule Abraham Salamon avait hérité cette agitation nerveuse, mais il était connu pour y être sujet.

Un ou deux ans après l'incident avec le médecin colonel, et après le passage de prétendants dont les nom et destin s'étaient depuis effacés des mémoires, Emil Kreševljak, âgé d'à peine trente ans, vint frapper à la porte des Singer. Ce n'était pas un inconnu car, alors jeune prêtre, il s'était présenté un jour pour passer commande de sept cents petits paquets identiques de fruits confits et de pâte de coing destinés à un orphelinat de Bosnie. Abraham avait mis trois jours à préparer lesdits paquets, mais l'homme d'Eglise l'avait obligé à tous les rouvrir pour peser le contenu de chacun, afin d'éviter qu'un enfant en ait moins qu'un autre. Son sens aigu de l'équité révélait un côté sombre, difficile à saisir, ce qui fit dire plus tard à Singer que l'enfer était pavé de bonnes intentions. Surveillé de près par le prêtre, Abraham prit trois jours supplémentaires pour peser chaque petit paquet et vérifier que toutes les framboises confites eussent le même nombre de drupéoles.

Et voici que réapparaissait ce même Emil Kreševljak, quelques années plus tard, devant Abraham Singer, dans son costume en soie sauvage coupé à la parisienne, avec un mouchoir dans sa pochette et un diamant piqué sur sa cravate, aspergé de la tête aux pieds d'eau de Cologne, lui énumérant toutes

les raisons pour lesquelles le vieil homme devait lui donner la main de sa fille. Emil y porta le même soin qu'au moment de peser les fruits et de contrôler la taille de chaque carré de pâte de coing. Singer l'écoutait presque émerveillé, sachant par avance qu'il ne laisserait jamais sa fille partir avec un individu pareil, fût-il le dernier homme sur Terre et le dernier prétendant au monde.

Emil Kreševljak vanta la prêtrise. Cela nourrit chez l'homme un fort sens des responsabilités à vie, mais aussi une nécessité de prendre soin de sa personne. Dieu aime les gens soignés, c'est la première chose qu'on apprend au séminaire. Le fait que j'ai cessé d'être au service de Dieu ne regarde que moi, même ma famille doit rester en marge de ce choix. Le mystère qui pousse un homme à entrer dans les ordres égale celui qui le conduit à les quitter pour redevenir une simple brebis, philosophait Kreševljak en tissant sa toile autour de la belle Ivka Singer.

Il l'avait remarquée, il l'avait observée d'un regard pécheur le jour même où il était venu commander les petits paquets pour l'orphelinat.

A l'instant où le prétendant fit son aveu, un fruit amer éclata et se répandit dans les entrailles d'Abraham Singer. Pourtant, il ne dit rien, il ne leva pas même ses sourcils comme le font d'habitude ceux qui souffrent de douleurs gastriques quand, au printemps et à l'automne, leurs ulcères chroniques réapparaissent. S'il y avait eu une justice ici-bas, il aurait immédiatement flanqué à la porte ce défroqué mielleux et mou comme un millefeuille mal cuit, pour que l'idée de réapparaître ne lui vienne plus jamais à l'esprit et qu'Abraham puisse l'effacer complètement de sa mémoire et le soustraire à sa vue comme une âme joyeuse efface les cauchemars de la nuit. Mais comme il n'y avait nulle justice ici-bas, cette ville n'en bénéficierait guère, pas plus que les gens qui l'habitaient car malheureusement, ils ne disaient jamais ce qu'ils pensaient vraiment. Comment pouvait-il y avoir une justice pour un Abraham Singer, cette crapule de juif, comme disait Roža l'ivrogne lorsqu'il refusa, après trente ans de crédit qu'elle ne remboursait jamais, de lui donner son litron de rouge quotidien. C'est pourquoi, au lieu de chasser Emil Kreševljak après que ce dernier lui eut avoué avoir, alors jeune prêtre, reluqué son Ivka, encore toute petite, le vieux Singer le laissa

évoquer toutes les raisons pour lesquelles il devait lui donner sa main.

— Les temps sont difficiles, monsieur Singer, dit Kreševljak en soupirant. Très, très difficiles. Et ils seront pires encore, ajouta-t-il comme un petit coq avant de faire une mine préoccupée. Surtout pour ceux qui n'ont pas suivi Jésus, et vous, monsieur Singer, vous êtes un homme bon et cela est tout à votre honneur et à celui de votre famille, mais vous savez, la famine et la misère règnent partout, et dans des situations pareilles, les premiers à en faire les frais sont les gens comme vous. Vous devriez vous protéger, monsieur Singer, et voilà que l'occasion vous en est offerte : je me suis épris d'Ivka, j'ai rompu pour elle mes vœux sacrés, les autres femmes ne m'intéressent pas. Si vous la laissez partir avec moi, le Bon Dieu vous gardera à ses côtés et plus personne ne vous demandera ni qui vous êtes ni à quelle confession vous appartenez. Si vous me donnez la petite Ivka, vous serez un homme libre.

Le vieil Abraham laissa Emil Kreševljak terminer son discours sans l'interrompre, il le garda même à déjeuner ce dimanche-là, le faisant asseoir à côté d'Ivka, mais il ne lui donna pas sa main.

— Nous pouvons rester amis, commença-t-il au milieu du déjeuner. Mais elle n'est pas pour vous.

Comme si une petite aile de poulet s'était coincée dans sa gorge, Kreševljak toussota puis il s'apprêta à dire quelque chose, mais Singer se pencha par-dessus la table et lui prit la main :

— Un os de poulet peut être pire qu'une arête. Ne me faites pas porter votre disparition sur la conscience.

Peu après le refus d'Abraham de donner sa fille au prêtre défroqué, un nouveau prétendant se présenta, l'étudiant Hajim Abeatar. Quand Abraham lui posa des questions sur sa famille, il répondit que son père et sa mère étaient décédés, qu'il n'avait pas de parents proches et qu'il avait coupé les liens avec les membres de sa famille la plus éloignée. Il n'avait pas de richesse, hormis la bourse d'une association juive de Sarajevo, qu'il recevait régulièrement, ainsi, il ne serait à la charge de personne pendant qu'il finirait ses études et avant de trouver un emploi.

— Et pourquoi devrais-je te donner la main de ma fille ? demanda Singer.

— Parce qu'il est temps qu'elle se marie, répondit le jeune homme en haussant les épaules.

Abraham ne l'oublia pas car il fut le seul à ne rien promettre et à ne rien demander. Hajim était pâle et voûté, avec un visage aux traits brouillés, ni grand ni petit, aussi, il était facile de l'oublier tout comme il était facile de l'imaginer ne dépendre de personne, si ce n'est de cette association prête à financer ses études.

Qui sait, c'était peut-être exactement l'homme pour la fille d'Abraham.

Puis personne ne vint plus pendant une longue période, les voisins commençaient déjà à se demander ce qui ne tournait pas rond chez Ivka Singer. C'est alors que Salamon Tannenbaum fit son apparition.

II

Tandis qu'au-dessus de sa tête dansaient les invités au mariage de M. Moni et de sa belle épouse Ivka, Amalija Morinj, femme de Radoslav Morinj, aiguilleur à la gare de Novska, changeait des compresses sur le front et la poitrine d'Antun, leur fils unique. Cela faisait quatre jours que la fièvre terrassait le petit. Sa mère en ignorait la cause, et son père, de service, ne serait pas de retour avant lundi. Amalija n'avait pas d'argent pour les médecins, elle n'en avait pour rien en réalité, son mari veillant à ne jamais lui en donner. Elle prenait à crédit des denrées à l'épicerie de Stucko, et Radoslav payait leur dette deux fois par mois. Il était impossible de laisser de l'argent à Amalija car elle dépensait tout le jour même, en achetant n'importe quoi. Aux yeux d'Amalija, le lendemain semblait toujours très lointain et elle ne réussissait pas à s'y projeter. Quand le désespoir lourd et muet de Radoslav l'obligeait à penser un peu plus loin, elle devenait complètement hystérique, elle pleurait et criait si fort que depuis les étages supérieurs, les fenêtres et les balcons voisins, des pots de fleurs tombaient dans la rue. Son état d'hystérie aiguë pouvait durer une dizaine de jours, de sorte que les sœurs franciscaines venaient de Kaptol pour veiller sur elle et l'attacher à son lit. Voilà pourquoi il valait mieux ne pas parler du lendemain à Amalija ni lui laisser d'argent.

Le premier jour de sa maladie, Antun disait qu'il avait mal au ventre, le deuxième qu'il avait mal à la tête, et le troisième, ne parlant plus, il était devenu un petit Vésuve au-dessus duquel on fêtait à présent un mariage juif. Amalija avait envie de monter leur dire de faire moins de bruit, que son enfant était malade, mais comment gâcher la fête de M. Moni qui

se montrait toujours si gentil, toujours prêt à aider ses voisins, quelle que fût leur confession ? Chaque fois qu'Antun, pauvre petit de sa mère, commençait à gémir et à émettre des sons incompréhensibles, Amalija maudissait les juifs et vouait leurs rejetons à l'Enfer, mais lorsque, par moments, le garçon se calmait en trouvant un sommeil calme et paisible, petit ange de Dieu, la fierté et l'espoir de sa mère, Amalija se disait qu'en vraie pécheresse, elle allait brûler sur les bûchers éternels pour avoir voulu du mal à ceux mêmes qui ne lui rendaient que le bien, M. Moni et sa femme Ivka, lesquels n'étaient peut-être même pas juifs, ils n'en avaient pas tellement l'air et de quel droit, elle, pauvre paysanne de Lika, décidait de qui était juif et qui ne l'était pas. Qui d'ailleurs était à même de le savoir, si ce n'est le curé, l'archevêque ou notre Dieu de miséricorde.

C'est alors qu'Antun recommençait à se plaindre de ses douleurs et Amalija, désespérée, levait ses bras au ciel :

— C'est de mes griffes que je souhaiterais arracher le foie de celui qui a crucifié le fils du Sauveur !

Tout d'un coup, Antun retrouva une tranquillité absolue. Il sembla paisible, calmé, la plus silencieuse des créatures humaines depuis la nuit des temps, puis, il ne resta plus de lui que la confusion de sa mère et un cri bref et perçant qui fit tomber les pots de fleurs dans toute la rue Gundulićeva, du Jardin botanique jusqu'à la place Ilica, les projetant contre l'asphalte devant les pieds de citoyens perplexes et de gendarmes en colère qui voyaient dans cette affaire une manœuvre syndicaliste.

La fête de Salamon Tannenbaum dura encore un moment. Puis des hommes en noir arrivèrent devant l'immeuble, taciturnes et aux longues moustaches retroussées, sentant l'eau-de-vie, l'ail et les poires blettes, suivis des sœurs franciscaines venues pour calmer et faire taire Amalija Morinj. Radoslav, le père, arriva le soir, dans son uniforme et son chapeau d'employé des chemins de fer. Il fut amené de Novska par son chef de gare qui ne lui avait pas dit la raison de ce retour précipité. Radoslav Morinj, aiguilleur, né à Zelenika, persuadé qu'on avait finalement répondu à sa demande de mutation et plutôt joyeux pendant le voyage, redressait sans cesse le col de sa chemise en pestant contre Amalija qui ne lui en avait pas lavé une autre avant son départ, car il trouvait

désobligeant de se présenter ainsi, sale et froissé, devant la direction des chemins de fer. C'est seulement lorsqu'à la sortie de la gare, son chef le conduisit dans la direction opposée, vers la rue Gundulićeva, que Radoslav eut un mauvais pressentiment.

— Est-ce Amalija qui a renversé de l'eau bouillante sur ses jambes ?

— Je ne sais pas, répondit le chef de la gare de Novska, un certain Ahmo Husedžinović, né à Banja Luka.

— Je lui ai dit mille fois de faire attention quand elle retire l'eau de la cuisinière. L'eau bouillante est pire que l'huile brûlante, n'est-ce pas ?

— Ma foi, je n'en sais rien.

— Moi si !

— …

— Elle ne se serait pas tailladé les poignets avec un couteau ?

— Je ne sais pas.

— Vous ne savez pas de quoi il s'agit ou vous avez peur de me le dire ?

Le chef gardait le silence, son regard évitait le visage de l'aiguilleur, comme s'il pouvait éclater en sanglots à tout moment.

— Elle ne sera pas morte ?

— Non.

— C'est quoi alors ?

La réponse ne vint pas et ils firent en silence les derniers cent pas jusqu'à l'entrée de l'appartement au sous-sol du numéro 11 de la rue Gundulićeva, puis on entendit un cri d'Amalija venant de l'intérieur et les yeux de Radoslav Morinj se remplirent de larmes car c'est seulement à ce moment-là qu'il se souvint de la terre répandue le long de la rue Gundulićeva, des pots cassés et des fleurs foulées sur le trottoir. Il sut instantanément ce qui s'était passé.

Le petit Antun, fils unique du couple Morinj, fut enterré le lendemain au cimetière de Mirogoj. A part les hommes moustachus qui sentaient l'eau-de-vie, l'ail et les poires blettes, et leurs femmes en pleurs, Moni et Ivka furent les seuls voisins à assister à l'enterrement. Les Morinj n'avaient invité personne, l'usage dictant aux familles des étages supérieurs de ne pas suivre de trop près la vie des gens du sous-sol, tout comme ceux-ci prétendaient ne pas voir leurs voisins du dessus, afin

de ne pas les laisser imaginer qu'ils étaient des pickpockets ou des mendiants toujours prêts à les importuner.

Après que le prêtre eut évoqué l'âme innocente d'Antun et invité Dieu à lui offrir l'éternel repos, les hommes se rendirent au café du cimetière pour boire un coup et tenter ainsi de semer la mort et de ne pas rentrer chez eux en sa compagnie, tandis que les femmes, penchées sur la petite tombe, continuèrent à pleurer comme elles l'avaient appris dans leur enfance, à force d'assister à des centaines d'enterrements dans toutes nos contrées caillouteuses et boueuses. D'un côté de la tombe ouverte pleuraient les femmes de Lika, de l'autre, celles de Primorje, rivalisant par leurs lamentations. Il n'y avait plus aucune retenue, elles étaient libres de tout scrupule, à présent que leurs hommes étaient partis, que même la mère du garçonnet n'était plus là pour les obliger de veiller à ne pas crier exagérément, car la coutume voulait que la voix de la mère, de la sœur ou de l'épouse en deuil reste toujours au-dessus de celles des pleureuses. Amalija se trouvait à ce moment-là en dehors de ce monde, dans une vieille maison plongée en un silence bucolique, quelque part près de Sljeme. Allongée sur un lit, elle fixait le plafond où étaient peintes des scènes avec des anges. La plupart du temps, elle restait mutique et semblait totalement absente puis, lorsqu'elle se rappelait avoir eu un enfant, elle se mettait à pleurer. Les religieuses lui disaient alors que Dieu seul était éternel et que chaque larme humaine tombait sur lui comme du plomb brûlant et que pleurer était un péché pour une femme.

Amalija Morinj passa six mois au sanatorium. Radoslav venait la voir chaque fois qu'il n'était pas de service. Il s'asseyait auprès de son lit, lui prenait la main, lui demandait si elle allait un peu mieux, elle confirmait de la tête comme si c'était vraiment le cas, puis ils ne disaient plus rien ni l'un ni l'autre jusqu'à la tombée du soir, quand la sœur Angelina venait poser sa main sur l'épaule de Radoslav qui savait alors que la visite était terminée. Au cours de ces six mois, il n'entendit jamais la voix de sa femme et eut l'impression qu'il en serait ainsi pour toujours.

Puis, une nuit, alors qu'il était de retour après son service, Andja Blatušina, la mère d'Amalija, femme qu'il n'avait jamais rencontrée car elle était déjà morte au moment où Radoslav et Amalija s'étaient épris l'un de l'autre, apparut dans son rêve.

Ayant peur qu'Andja ne commence à le maudire et à lui reprocher de ne pas s'être bien occupé de sa fille, il se mit à fuir, mais quelle que fût la direction choisie, elle l'attendait au premier tournant pour, lente et silencieuse, tendre sa main comme pour lui caresser la joue. Il se remettait à courir, mais il lui suffisait de faire un pas pour se retrouver devant lui. A la fin, las, il s'écroula à ses pieds, et feue Andja Blatušina lui dit :

— Laisse-la partir, mon fils, elle ne sera plus jamais à toi. Il faut juste la laisser partir… et elle ajouta quelque chose, mais, une fois réveillé, Radoslav Morinj ne se rappela plus quoi.

Se méfiant de son rêve, Radoslav alla le lendemain se confesser chez les franciscains, puis il revint s'asseoir auprès de sa femme et lui demanda si elle allait un peu mieux et resta sans mot dire à côté de son lit jusqu'au crépuscule.

Ce fut un lundi lorsque, soudain et sans la moindre annonce, Amalija revint à la maison. Il n'y eut personne pour l'accueillir, Rado était de service à Novska. Elle resta d'abord debout au milieu de la chambre à en respirer l'air et, quand les larmes lui vinrent aux yeux, elle prit un seau et se dépêcha de le remplir sous le robinet de la cour. Elle lava les sols, sortit les sous-vêtements et les chemises de l'armoire et les rangea de nouveau. Elle pensa à Radoslav, son malheureux Rado, à ses mains maladroites, à ses chères mains, comme deux branches d'érable, aux mains noueuses de son homme qui ne savaient même pas plier une chemise correctement. Ces pensées soulagèrent sa peine et elle se sentit légère comme une feuille lorsqu'elle comprit qu'elle arrivait à chasser les odeurs de la maison et que, après tout ce qui s'était passé, le fait que Rado ne sut pas plier une chemise semblait plus réel que l'absence du petit Antun.

Elle eut l'impression que son garçon n'avait jamais vécu.

Mais rien ne lui était aussi terrible que d'imaginer Rado ne revenir que le vendredi suivant, après plusieurs lendemains donc, ainsi que d'accepter qu'il y avait ici-bas quelque chose d'aussi lointain.

Pour ne plus penser au vendredi à venir, elle se rendit à l'épicerie de Stucko, mais *Frau* Greta – une vieille pie, fardée comme une mère maquerelle, beurk, une véritable sorcière allemande, une de celles qui tuent les bébés pas encore nés avec des aiguilles à tricoter –, au lieu de lui donner la

marchandise à crédit, répéta à plusieurs reprises *Vous êtes folle, vous vous êtes enfuie de l'hôpital*, se couvrant la bouche et le nez comme si elle craignait d'attraper une maladie.

— Ma foi, je suis loin d'être folle, contrairement à toi, vieille pie, puisque tu oublies tout l'argent que mon mari et moi avons laissé jusqu'à ce jour dans ton épicerie ! cria Amalija Morinj. Ce furent ses premiers mots après six mois, à l'exception de ses prières.

Après avoir été éconduite dans trois autres épiceries, Amalija revint chez elle. Le garde-manger était vide, Radoslav n'avait laissé ni oignons, ni farine, ni pommes de terre, Dieu sait s'il avait cuisiné pendant tous ces mois, se disait-elle, perplexe. Elle eut alors l'impression de pouvoir patienter jusqu'au vendredi suivant, mais dès le lendemain, puis le surlendemain, le ventre vide, elle sortit dans la rue avec l'espoir de pouvoir mendier quelques sous.

Elle se dirigea vers la place Bana Jelačića, monta à Dolac, fit plusieurs fois le tour de la cathédrale, alla jusqu'à Kaptol puis poussa jusqu'à cette partie de la ville où s'alignaient des maisons avec petits jardins dans lesquels poussaient pommes de terre et oignons et où circulaient poules et oies, mais chaque fois qu'elle essayait, la main tendue, de dire quelque chose – *Chère madame, cher monsieur, aidez une pauvre !* –, elle avait l'impression de voir quelqu'un de connu et elle retirait aussitôt sa main, comme si ses doigts venaient de toucher la plaque brûlante d'une cuisinière.

A un moment donné, l'idée lui vint de voler une poule, une tout petite, une poule maigre, dégarnie et misérable, une véritable sainte dans le monde des poules pécheresses, et dont le statut lui donnait l'air de n'être à personne. Puis elle se signa, murmura des Pater Noster et des Ave Maria les lèvres sèches, pria le Seigneur et la Sainte Vierge toujours généreuse de lui pardonner son péché.

Ce soir-là, Amalija se coucha une nouvelle fois le ventre vide, mais le lendemain matin, elle monta à l'étage et frappa à la porte de M. Moni. Tandis qu'elle se demandait ce qu'elle allait dire et comment elle allait faire pour qu'il lui donne du pain, l'idée que quelqu'un d'autre puisse lui ouvrir la porte ne lui traversa pas même l'esprit. Cet autre fut en effet Mme Ivka, avec ses deux grands yeux noirs, les plus grands dans le monde des yeux, et avec son ventre de femme sur le point d'accoucher.

— J'ai faim, dit Amalija, bien qu'elle ne pensât plus à la faim, mais au péché de Mme Ivka et au fait que tout le monde pouvait voir que l'enfant qui grandissait en elle avait nécessairement été conçu avant son mariage, six mois plus tôt.

— Ah, mais vous êtes de retour, se réjouit Ivka cherchant à cacher derrière son sourire la peur produite par cette femme déséquilibrée et par la possibilité qu'elle lui fasse mal, qu'elle s'attaque à son petit enfant.

— Oui, Dieu merci, je suis de retour, mais mon Rado n'est pas à la maison, il est de service, et j'ai faim, dit précipitamment Amalija, dissimulant tant bien que mal sa haine envers cette belle garce aux grands yeux, et surtout sa haine envers son ventre.

Ce matin-là, Ivka Tannenbaum donna à Amalija Morinj des pommes de terre, de la farine, des œufs et un gigot de veau tout entier. Elle le fit plus par peur que par bonté et c'est peut-être à cause de cela que le gigot en question marquerait une date si importante dans la vie de sa famille.

III

— Pardonne-moi et merci, mon Dieu, que ce ne soit pas un garçon ! dit Amalija lorsque Radoslav lui annonça la nouvelle : le voisin Moni venait d'avoir une fille.

En entendant sa femme, Radoslav sentit un frisson lui parcourir le dos, mais il ne demanda rien. Dans les mois qui suivirent le retour d'Amalija après son séjour à l'hôpital, il avait appris à ne pas poser de questions sur les choses qu'il ne comprenait pas tout de suite, car les réponses de sa femme risquaient d'être plus obscures et plus glaciales encore, si glaciales que face à elles, pensait-il, l'homme pourrait périr de froid comme en plein hiver.

Cet été-là, Ivka accoucha d'une fille. On l'appela Ruta selon le souhait de son grand-père, Abraham Singer. Il n'avait pas dit pourquoi il avait précisément choisi ce prénom, pourquoi ne pas l'appeler plutôt Rahela ou Sara, comme les femmes d'autrefois, ou bien Josipa, Bara, Višnja, comme celles d'aujourd'hui. Ou simplement Ivka, comme sa mère, ce qui ne détonnait en rien par rapport aux prénoms alors en usage. Tout cela turlupinait Salamon Moni Tannenbaum, mais il ne fit pas d'objection, ne demanda rien, et se contenta d'accepter pour sa fille ce prénom de Ruta, comme Ruth la Moabite, l'arrière-grand-mère de David, si dévouée à ses proches et si fidèle au Dieu d'Israël.

Moni heureusement ne savait presque rien sur Ruth la Moabite. En eût-il su davantage, cela n'aurait rien changé, sinon qu'il aurait été plus inquiet. Chaque visite du vieux Singer suscitait invariablement chez Moni de mauvais pressentiments, les déjeuners occasionnels du dimanche, ses épaules courbées au-dessus d'une assiette de soupe, le tintement de sa

cuillère contre la porcelaine ; les rencontres fortuites dans la rue Kajzerica le samedi, jour où Singer ne faisait rien ; le kaddish pour M. Rosenzweig que Singer prononçait dans un endroit solitaire, sous le pont ferroviaire au bord de la Sava – là où ce même Rosenzweig, que le diable l'emporte, avait succombé suite à la correction que les frères Sremec de Varaždin lui avaient administrée à l'hiver 1918 pour les avoir dénoncés d'avoir caché des déserteurs – ; ses regards réprobateurs, justifiés ou non ; sa barbe clairsemée et sa kippa sur la tête. Doux Jésus, dit Moni un dimanche pour exprimer sa surprise, ce sur quoi Singer se leva de table sans mot dire et s'en alla. Mais qu'est-ce qui lui prend ? demanda Moni à Ivka, et elle ne lui répondit pas, bien qu'elle sût fort bien ce que son père avait. Moni aurait préféré que le vieux Singer n'existât plus, qu'il soit simplement mort, mais à condition que personne ne parle de sa mort, qu'il disparaisse tout bonnement, comme un sombre pressentiment, et que plus personne ne se souvienne de lui.

Voilà ce que Moni se disait en même temps qu'il se penchait sur Abraham tenant sa petite-fille dans les bras pour la première fois. Celui-ci prononçait des mots rituels incompréhensibles, une berceuse en hébreu, en hongrois, en arménien, Dieu sait de quelle langue il s'agissait, et les larmes lui coulaient sur le visage. Salamon Tannenbaum craignait qu'une larme du grand-père ne tombe dans les yeux de Ruta, dans ces yeux qui grandissaient si vite, chaque jour et à chaque instant, dans lesquels la pleine lune tout entière aurait déjà pu trouver sa place, ces yeux qui demeuraient aussi grands et ne s'emplissaient d'aucune larme même quand la petite pleurait, et qui seraient plus grands encore que ceux d'Ivka, ces yeux qui observaient intensément tout en ignorant ce qu'ils voyaient.

IV

Ruta se mit à parler à dix mois. Elle dit :

— Oh, mon Dieu, vous avez toujours cet air inquiet et sévère, si j'avais su que vous alliez être comme ça, je ne me serais pas si facilement laissé amener ici par la cigogne !

Peut-être le dit-elle autrement, peut-être ces mots furent-ils inventés par Ivka, pour ramener Moni à la raison, pour lui faire comprendre qu'il était à présent un vrai père, pareil à tant d'autres, et qu'il devait hausser le ton quand il croisait des fâcheux au lieu de toujours raser les murs en priant Dieu qu'ils ne le reconnaissent pas.

Moni ne sourit pas quand Ivka lui rapporta les premiers mots de Ruta, il jeta juste un bref regard à l'enfant avant de s'éclipser dans l'autre chambre. Il y restait pendant des heures, puis s'en extrayait en catimini, tous les soirs. Il ne regardait ni sa femme ni sa fille, il les fuyait, accablé par un sentiment de culpabilité et de peur dont il ne connaissait pas encore les causes, et allait là où l'on ne le connaissait pas, dans les auberges à la périphérie de la ville, à Crnomerec et à Kustošija le plus souvent. Là, entouré de pickpockets, de mouchards, de trafiquants de tabac, de voyous, de faux-monnayeurs, de tricheurs au loto, de tueurs, d'eunuques, de revendeurs d'icônes russes et de grossistes de slivovitz serbe, il passait des nuits entières à raconter des histoires bizarres parfaitement éloignées de la vie réelle de Salamon Tannenbaum. Tandis que les individus autour de lui échafaudaient très sérieusement des plans pour braquer une banque et fuir avec l'argent en Amérique, ou bien pour terroriser ou, mieux encore, pour passer brutalement à tabac celui qu'ils prenaient pour leur rival, Salamon participait à tout cela sans aucun avantage

apparent ni aucune envie réelle d'aller vivre outre-mer. Et c'est précisément pour cela que ses plans de braquage se révélaient régulièrement plus hardis et ses projets de vengeance plus sanglants.

Il leur dit qu'il s'appelait Emanuel Keglević et qu'il avait des origines aristocratiques, mais que sa belle-mère l'avait déshérité en l'envoyant de force dans un séminaire et que, grâce à une série de duperies et d'intrigues improbables dont le récit tenait en haleine tous ses interlocuteurs, elle l'avait obligé à entrer dans les ordres, tout comme elle l'avait obligé, sur l'insistance de l'archevêque de Vienne en personne, ami intime de sa belle-mère, à renoncer à son titre nobiliaire et à tous ses biens. Il avait subi tout cela, disait Moni en poursuivant ses mystifications rocambolesques, sans jamais perdre sa foi en Dieu. Pourtant, quand il avait compris à quel point on avait abusé de lui, il avait quitté les ordres et retiré son col blanc et sa soutane, décidé dorénavant à se venger et à récupérer ce qui lui appartenait. Il savait qu'il brûlerait en Enfer pour avoir trahi Celui qu'on ne devait jamais trahir et pour avoir préféré les biens terrestres à la vie éternelle, mais il ne s'en plaignait pas, car il retrouverait en Enfer sa belle-mère et son ami intime, l'archevêque de Vienne, et il y continuerait à savourer sa vengeance.

Salamon Tannenbaum était un homme de composition fragile, au thorax en carène et assez courbé, mais quand il devenait Emanuel Keglević, il suscitait immédiatement le respect auprès des querelleurs, des trafiquants et des brigands les plus farouches. S'il levait le bras au cours d'une discussion, tout le monde se taisait, impatient d'entendre ce qu'il avait à dire et comment il allait trancher l'affaire. Il pouvait également compter sur l'entière confiance des frères Bogdanović de Kupres, trois vieux bandits dont les premiers mandats d'arrêt dataient de l'époque de l'Empire ottoman, sans qu'aucune gendarmerie n'eût jamais réussi à leur mettre la main dessus, et sur celle de Grga Markulinović qui deux ans plus tôt, à Opatija, avait volé puis liquidé toute une famille tchèque, le père, la mère et leurs trois enfants, et qu'on avait condamné à mort par contumace.

— Cette enfant n'arrête pas de revenir dans mes rêves, monsieur Keglević, vous ne pouvez pas imaginer ce que c'est que de briser un si petit crâne à coups de marteau. Une fillette